

L'historiographie française de la question ouvrière : réflexion de méthode.

*La théorie de la connaissance dans quelques ouvrages récents**

par Guy MASSICOTTE**

« Mouvement ouvrier et socialisme. Identification ou différenciation? » C'est le titre qu'Annie Kriegel a donné à l'introduction de son livre, *Le pain et les roses*, consacré à la définition du monde ouvrier, aux rapports entre les concepts de classe ouvrière et de mouvement ouvrier, aux rapports également entre le monde ouvrier et le socialisme¹.

L'introduction commence par un extrait du *Monde* du 3 mai 1967, où l'on peut lire qu'à l'occasion du Centenaire du *Capital*, « des philosophes, sociologues, économistes, linguistes et psychanalistes » vont s'interroger sur les « problèmes que posent les nouvelles lectures conjuguées de Marx et de Freud... » Annie Kriegel constate que les historiens sont absents de cette énumération, et se demande: « Mais tout de même: troublerait-on la fête à ce point? Ou serait-on si désuet que ce serait mettre en péril sa précieuse modernité que de se frotter aux pratiquants d'une science épuisée, bons tout juste à alimenter le courant des travaux de librairie? » Et puis, sans répondre, elle poursuit avec le récit d'une manifestation où les ouvriers défilent en criant, « Augmentez nos salaires! » pendant qu'un petit groupe « de jeunes dont l'allure souvent négligée et même le port du blouson ne peuvent dissimuler qu'il s'agit d'étudiants n'ayant au grand jamais franchi le portail d'une usine » clame: « Pouvoir ouvrier! ». « D'un côté donc, des ouvriers qui revendiquent une augmentation de salaires, de l'autre des jeunes gens issus de la bourgeoisie ou de la petite bourgeoisie qui acclament un « pouvoir ouvrier ». Paradoxe²? »

Voilà deux problèmes qui nous sont posés, l'un qui concerne l'histoire, la discipline historique, l'autre, le monde ouvrier, ou plutôt la question ouvrière. Mais dans la mesure où la question ouvrière peut être objet d'histoire ces deux problèmes n'en font qu'un et qui concerne en fait l'histoire de la question ouvrière.

Ces deux problèmes, ou ce problème à deux volets, Annie Kriegel a tenté de l'éclairer avec une série d'études, qu'elle intitule elle-même, c'est le sous-titre de son ouvrage, *Jalons pour une histoire des socialismes*.

* L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada pour son appui financier.

** Bureau Recherche et Développement, Université du Québec à Rimouski.

¹ Annie KRIEDEL, *Le pain et les roses. Jalons pour une histoire des socialismes*, Paris, 1968.

² *Ibid.*, p. 7-8.

Dans ce recueil, il est question de Proudhon, de l'Internationale, de Jaurès et du nationalisme, de la social-démocratie allemande et des communistes français. Toutes ces études sont conçues de manière à montrer la spécificité de la démarche historique et à répondre à cette question fascinante des rapports existant entre la classe ouvrière et le pouvoir ouvrier, qui est, plus que jamais peut-être, un problème d'actualité.

Comme quoi il est possible de pratiquer le métier d'historien de manière à ce que cette pratique serve de réponse à une question qui s'enracine au-delà des sujets traités, une question qui s'enracine dans le présent, une question de nature historique qui appelle une réponse de nature historique. Une question d'ailleurs qui se déploie sur deux niveaux. Pourquoi faire de l'histoire, en quoi consiste la spécificité, l'originalité de la pratique historique, qu'est-ce qui la distingue des autres sciences humaines? Et faire l'histoire de quoi, quels sont les objets, quels sont les problèmes que l'historien peut et doit éclairer? Voilà les deux séries d'interrogations, intimement solidaires les unes des autres, auxquelles Annie Kriegel tente de répondre, sur le mode pratique, par la pratique en réalité du métier d'historien, c'est-à-dire en posant un problème doté d'une dimension historique et en projetant sur lui un éclairage historique.

Ces questions, elles sont à notre avis fondamentales. Il n'est plus possible, en effet, que l'historien étudie des choses sans prendre la peine de dire, d'explicitier le sens et la nature de son propos, le sens et la nature des choses dont il entend révéler l'existence à la conscience des hommes. L'historiographie, telle que nous la définissons, est une méthode, une pratique théorique, ou si l'on veut, une manière d'étudier les œuvres historiques, qui permet d'explicitier la position des historiens par rapport à ces questions. Que font les historiens quand ils font de l'histoire, comment sont organisées leurs œuvres? De quels objets, de quels problèmes s'occupent-ils et de quelle manière le font-ils?

Pour répondre aux questions sous-jacentes à la recherche historiographique, il nous faut définir son objet et son problème. Or, l'objet de l'historiographie ne peut être que la méthode qui structure les œuvres historiques, et son problème, que les problèmes qui se posent aujourd'hui à la conscience historique dans la constitution du savoir historique.

La méthode historique sous-jacente à chaque œuvre, ou encore la conception de l'histoire de chaque historien, contient et détermine le mode d'organisation des œuvres et la nature des objets qu'elles prétendent révéler à notre conscience. Les historiens agissent en fonction d'une conception de l'histoire, d'une méthodologie, en vertu de laquelle ils organisent leurs travaux d'une façon plutôt que d'une autre, en vertu de laquelle également, ils choisissent de traiter d'un objet donné d'une manière plutôt que d'une autre. Il appartient à l'historiographie de définir et d'explicitier cette méthodologie. Par ailleurs, c'est en considérant la méthode historique dans la perspective des problèmes qu'elle pose aux historiens que nous la verrons apparaître de la manière la plus conforme aux exigences de la pratique historiographique, celle-ci étant avant tout une réflexion critique sur les conditions d'exercice du métier d'historien.

Il serait prématuré, voire ambitieux, de s'engager dans la définition du concept de méthode historique pour ensuite la confronter à un ensemble de textes. Nous avons voulu néanmoins amorcer, à travers l'analyse critique d'un certain nombre d'ouvrages récents consacrés à l'histoire ouvrière, la définition de ce qui pourrait devenir un cadre théorique pour l'étude du discours historique. Ce faisant, nous avons mis à jour certains problèmes que nous estimons fondamentaux pour quiconque s'engage aujourd'hui dans l'écriture de l'histoire.

I. — L'HISTOIRE-RÉCIT OU QUAND LES FAITS PARLENT D'EUX-MÊMES.

L'histoire-récit n'est plus à la mode, même si tout récemment un théoricien de l'histoire a beaucoup fait parler de lui en affirmant que l'histoire n'est et ne sera jamais qu'un récit plus ou moins complexe, plus ou moins sophistiqué³. Si l'on entend par récit la mise en juxtaposition de phénomènes d'ordre général, quel que soit d'ailleurs le niveau de généralité, descriptifs ou explicatifs, ou encore de faits singuliers mais hautement représentatifs, certes l'histoire sera toujours un récit. Néanmoins, la juxtaposition de faits singuliers, pour eux-mêmes et en tant que tels, de faits portant en eux-mêmes leur signification implicite, semble une forme d'histoire bel et bien dépassée.

L'histoire-récit reposait sur une philosophie de l'histoire en vertu de laquelle le monde se présentait sous un double aspect, singulier et collectif. « La vérité, écrivait Gabriel Monod en 1908, est que le point de vue historique est un des deux points de vue auxquels la science se place pour étudier les faits de tout ordre, quand elle les envisage dans leur succession au lieu de les envisager dans leur répétition⁴. » Cette logique, cependant, personne, et Monod encore moins que tout autre, n'osait la mener à terme. « On ferait peut-être de la sociologie, mais on ne ferait pas de l'histoire, si l'on se contentait de noter ces conditions semblables et générales. La mission de l'histoire est d'indiquer ces conditions générales, mais en notant comment elles se sont manifestées sous des formes différentes⁵... » Pour Langlois et Seignobos, il ne s'agit même pas de particulariser les conditions générales, mais plutôt de mettre en place des faits collectifs et généraux afin de pouvoir raconter ensuite les faits particuliers, lesquels constituent l'objet même de la recherche historique. « Le tableau des habitudes de pensée, de vie et d'action des hommes est évidemment une

³ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, 1971. Voir aussi la controverse dans *History and Theory*: Maurice MANDELBAUM, "A Note on History as Narrative", *History and Theory*, VI (1967): 413-19; Richard G. ELY, Rolf GRUNER et William H. DRAY, "Mandelbaum on Historical Narrative: A Discussion", *History and Theory*, VIII, (1969): 275-94; William H. DRAY, "On the Nature and Role of Narrative in Historiography", *History and Theory*, X (1971): 153-171.

⁴ Gabriel MONOD, "Histoire", dans P.F. THOMAS, éd., *De la méthode dans les sciences*, Paris, 1908, p. 370-371.

⁵ *Ibid.*, p. 393.

portion capitale de l'histoire. Et pourtant, quand on aurait réuni tous les actes de tous les individus pour en extraire ce qu'ils ont de commun, il resterait un résidu qu'on n'a pas le droit de jeter, car il est l'élément proprement historique; c'est le fait que certains actes ont été l'acte d'un homme ou d'un groupe à un moment donné⁶.»

Si nous avons indiqué quelle était la philosophie de l'histoire de ces théoriciens, que l'on s'accorde en général à qualifier de positivistes, en ce qui concerne tout au moins leur conception du fait historique, c'est pour bien montrer comment l'histoire-récit s'articule sur une conception spécifique de l'objet historique. En effet, compte tenu de ce que l'on cherchait à mettre en valeur dans le passé, il était naturel que l'on incrustât des tableaux à l'intérieur d'un récit d'événements particuliers. Cette façon de concevoir l'histoire, qui fut extrêmement populaire, et qui n'est pas complètement disparue, au moins dans les ouvrages de vulgarisation, implique, au plan de la théorie de la connaissance sous-jacente aux oeuvres, un certain nombre de caractéristiques qu'il importe maintenant de préciser.

Un des aspects importants de cette conception de l'histoire est certainement la distinction opérée entre faits généraux et faits particuliers et son influence sur la théorie de la connaissance dans le sens où les faits généraux doivent donner lieu à une présentation statique (tableaux) et les faits particuliers à une présentation dynamique (récit). L'évolution des faits généraux est mise en relief au moyen d'une succession de tableaux et l'évolution des faits particuliers au moyen d'une succession d'événements⁷.

Une autre caractéristique, sans doute la plus importante, concerne le mode de mise en valeur des faits, qu'ils soient singuliers ou collectifs, explicatifs ou descriptifs. Pour les tenants de l'histoire positiviste, les faits, à toutes fins utiles, doivent porter en eux-mêmes leur propre signification. L'historien doit faire la critique des sources et la critique des faits, mais une fois ces faits révélés à l'existence, il les aligne selon des règles d'ordonnance les plus neutres possibles. Certes, des théoriciens comme Langlois et Seignobos se rendaient bien compte que l'historien organise les faits en fonction d'une opération intellectuelle, d'un raisonnement, qu'il choisit les faits autrement dit, en fonction de critères qu'il invente lui-même. Mais pour eux, outre que ce soit là la preuve que l'histoire n'est pas une science, il faut que l'historien objectivise le plus possible cette opération, c'est-à-dire qu'il choisisse les concepts les plus neutres possibles. En outre, il faut que ces concepts disparaissent, s'effacent le plus possible derrière les faits qui doivent constituer la texture même du dis-

⁶ Charles V. LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, p. 205.

⁷ Il faut dire que les grands historiens de l'époque ont su, comme Thucydide l'avait fait dans l'Antiquité, voir Raymond ARON, "Thucydide et le récit des événements", *History and Theory*, I (1960): 103-128, éclairer le particulier par le général et vice versa, voir Fustel de Coulanges par exemple, *La Cité antique*. Telle n'était pas la pratique courante, voir par exemple *l'Histoire générale du IV^{ème} siècle à nos jours* de LAVISSE et RAMBAUD.

cours historique. Celui-ci devant être avant tout un discours concret, le moins abstrait possible.

En aucun cas donc, l'ordonnance et la mise en valeur des faits ne doit être le fruit d'un acte créateur, lucide et explicite, en vertu duquel le savant conférerait à son objet une signification donnée. En aucun cas non plus, les faits ne doivent être interprétés en fonction d'une philosophie de l'histoire explicite et qui s'avouerait comme telle. Tout au plus admet-on que les sciences sociales vont bientôt fournir à l'historien des cadres théoriques pour l'organisation des faits généraux⁸. En pratique, une telle conception de l'histoire avait pour résultat que les faits historiques étaient le plus souvent agencés selon des critères purement formels et vides de sens ou selon une philosophie de l'histoire de sens commun que l'on refusait d'explicitier et qui consistait à considérer le passé avec les mêmes yeux que le présent.

Parmi les ouvrages publiés récemment en histoire ouvrière, nous avons trouvé quelques exemples de cette façon de pratiquer l'histoire. Le plus conforme à ce modèle est sans doute celui de Paul Chauvet, *Les ouvriers du livre et du journal. La Fédération française des travailleurs du livre* (Paris, Éditions ouvrières, 1971, 346 p.). Il est à noter que nous ne prétendons pas que cette façon de faire soit inutile. Au contraire même, un ouvrage comme celui de Chauvet peut rendre de grands services. Ce qui ne l'empêche pas d'être essentiellement conçu sur le mode de l'histoire-récit.

Comme tous les ouvrages d'histoire, celui-ci a un objet, et comme c'est le cas généralement avec l'histoire-récit, l'auteur n'explicité pas son objet. Néanmoins, le titre de l'ouvrage, confirmé en cela par le contenu, indique qu'il va s'agir des ouvriers du livre, identifiés à leur organisation professionnelle, la Fédération. Il s'agit donc d'une histoire de la Fédération, ou des ouvriers du livre à travers celle de la Fédération.

Dans la première partie, l'auteur retrace les grands événements qui ont marqué la trame historique de la Fédération. C'est littéralement un récit de ce qui s'est passé, un récit des événements tels que les ont vécu les membres et les responsables du mouvement. L'auteur évoque les Congrès, les principales étapes de la structuration de l'organisme, les problèmes qui ont affecté la vie de la Fédération, les questions qu'on y a débattues, les luttes qu'on y a menées, les difficultés rencontrées, les succès et les échecs.

Si la première partie est conçue comme le récit d'une aventure singulière, qui porte en elle-même sa propre signification, la seconde partie est constituée sur le modèle de l'histoire-tableau, en ce sens qu'elle présente un certain nombre de phénomènes institutionnels. Il est question, autrement dit, dans cette partie, de faits généraux qui ont affecté la Fédération pendant une période plus ou moins longue de son existence, et qui sont mis en relief en fonction même de leur permanence ou de leur récur-

⁸ LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction*, p. 181.

rence dans la vie du mouvement. C'est dans cette partie que l'auteur décrit les structures administratives et règlementaires de la Fédération, ainsi que les questions professionnelles et techniques qui ont toujours été présentes dans la vie de l'organisation.

Le livre de Chauvet présente au fond une bonne enquête factuelle sur les principaux éléments qui ont constitué l'histoire de la Fédération des ouvriers du livre. L'auteur s'est lancé dans son récit sans se poser de questions, et nous présente un excellent résumé de ses recherches.

Tel n'est pas tout à fait le cas pour Georges Lefranc, qui lui, dans un livre intitulé *Grèves d'hier et d'aujourd'hui*⁹, s'est posé la question de l'opportunité de l'histoire-récit pour trancher dans le sens de sa valeur et de sa pertinence. « Lorsque j'ai entrepris cet ouvrage, écrit-il dans l'introduction, mon intention était de tenter une typologie des grèves en les classant en quelques grandes catégories... Forcé m'a été de renoncer à ce dessein¹⁰. » En effet, cette typologie s'est avérée trop complexe à élaborer et la réalité trop riche pour se laisser enfermer dans une typologie. « Quelque regret qu'on en puisse avoir, il faut renoncer à plier la réalité mouvante de la vie à la sécheresse de schémas préfabriqués. *J'ai préféré essayer de montrer ce que chaque grève avait contenu d'original*¹¹. »

Il sera donc question dans ce livre de faits particuliers, d'une histoire singulière de la grève, de certaines grèves choisies en fonction de critères externes, une préférence est accordée aux grèves étrangères parce qu'elles sont moins connues, à celles qui ont été moins étudiées ainsi qu'aux plus importantes, c'est-à-dire celles qui « ont profondément et durablement marqué¹² ».

On peut noter dans ce livre de Lefranc l'existence de quelques dérogations avec l'histoire-récit dans ce qu'elle a de plus classique. Par exemple, si l'auteur étudie chaque grève pour elle-même, il a néanmoins choisi chacune de ces grèves en fonction de leur intérêt pour le lecteur contemporain. En outre, Lefranc ne présente pas un simple résumé des événements. « D'un bout à l'autre de l'étude, nous nous interrogerons sur les rapports de la grève avec le syndicalisme et nous n'aurons pas de peine à établir que, de nos jours, ces rapports sont essentiellement différents selon qu'on est en présence d'un syndicalisme unique ou d'un régime de pluralisme syndical¹². » Ainsi, sans pouvoir prétendre que toute l'étude soit organisée en fonction de cette hypothèse, de cette idée directrice, du moins celle-ci se trouve-t-elle présente d'un bout à l'autre de l'étude, et surtout, l'auteur a prévenu le lecteur de l'existence de l'un des problèmes posés par son livre. Il reste que ce problème, jailli du récit, émerge de la succession même des événements. En aucun cas pourrait-on prétendre qu'il structure le récit, comme c'est le cas avec l'histoire-problème, quand le problème éclate au cœur du récit pour en informer toute la structure.

⁹ Georges LEFRANC, *Grèves d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Aubier-Montaigne, 1970.

¹⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹¹ *Ibid.*, p. 12.

¹² *Ibid.*, p. 13.

Si la première partie du livre, consacrée aux « grèves d'hier », et la seconde, aux « grèves d'aujourd'hui », peuvent être considérées comme de l'histoire-récit, la dernière partie, intitulée, « Problèmes actuels de la grève », se rattache pour sa part à l'histoire-tableau. L'auteur y aborde successivement les questions de la cause des grèves, de l'attitude des syndicats, des pouvoirs publics et de la classe ouvrière face à la grève, et enfin celle du statut de la grève à l'étranger. Il s'agit alors manifestement de faits généraux qui transcendent les cas d'espèce. Cependant, cette partie, pas plus que les deux premières, n'est structurée sur le modèle d'un problème unique. On est en présence d'une série d'exposés. Ce qui n'empêche pas l'auteur, spécialement dans le premier chapitre de cette partie, « Peut-on prévoir les grèves? », de faire état d'hypothèses extrêmement pertinentes sur l'origine des grèves. Dans quelle mesure, par exemple, les grèves sont-elles liées à la conjoncture économique ou à l'état des structures, que ce soit celles des entreprises, des syndicats, ou du milieu ouvrier et social lui-même? Après avoir examiné quelques hypothèses, l'auteur conclut à la nécessité d'avoir recours à une multiplicité de facteurs. « Mais la périodicité apparente de ces lames de fond est commandée par des facteurs trop différents pour qu'on puisse en découvrir la loi. Non. Il n'est pas possible de prévoir les grèves¹⁴. » Ce qui constitue sans doute à ses yeux une justification *a posteriori* de la pertinence de l'histoire événementielle, qui cherche la cause d'un événement dans la singularité même de son processus évolutif.

Malgré que parvenu à ce niveau, et dans ce chapitre en particulier, il ne soit plus question d'histoire-tableau au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire d'une histoire où les faits, même répétitifs, portent en eux-mêmes leur propre signification, il faut bien admettre que dans l'ensemble de son travail l'auteur n'a pas cherché à éclairer chaque grève, non plus d'ailleurs que les caractéristiques générales qu'il étudie dans la dernière partie, à la lumière de théories générales, qui même insuffisantes à tout expliquer, seraient néanmoins susceptibles de contribuer à une meilleure compréhension du phénomène. On est mis en présence, dans un chapitre en particulier, d'une série de considérations théoriques et générales, mais celles-ci n'informent en rien la structure interne de l'ensemble du texte.

Comme l'illustre le livre de Lefranc, la frontière entre l'histoire-récit et l'histoire-problème n'est pas absolument étanche. Rares sont les ouvrages qui se moulent parfaitement dans l'une ou l'autre des catégories que nous avons créées. Néanmoins, les ouvrages qui s'apparentent à ce que nous avons nommé l'histoire-récit sont de plus en plus rares, à tel point que la plupart des livres qui se publient actuellement se rattachent davantage à une autre manière de concevoir l'organisation de la connaissance historique, l'histoire-problème.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 206.

II. — L'HISTOIRE-PROBLÈME OU L'ÉCLATEMENT DU PROBLÈME AU CŒUR DU RÉCIT.

A. LUCIEN FEBVRE, LE MARXISME ET LA PRATIQUE DE L'HISTOIRE-PROBLÈME.

Si nous avons tant insisté précédemment sur la théorie de l'histoire-récit, c'est moins à cause de son importance effective dans l'historiographie actuelle de l'histoire ouvrière que pour bien montrer la différence de nature entre l'histoire-récit et l'histoire-problème, qui demeure pour l'instant le genre le plus pratiqué par les historiens. Il n'existe pas, à proprement parler, de théorie de l'histoire-problème. On peut cependant considérer Lucien Febvre comme un théoricien de l'histoire-problème, et ce, dans la mesure où il a parsemé son œuvre de définitions plus ou moins explicites de cette façon de concevoir l'organisation des œuvres historiques.

Selon lui, l'œuvre historique est une création de l'historien qui doit porter la marque de l'historien. L'histoire est une « étude scientifiquement conduite » et non « une somme de résultats¹⁵ ». D'emblée, Lucien Febvre met l'accent sur le chercheur, sur l'acte de recherche et de création scientifique. L'historien doit partir avec en tête une hypothèse de recherche, c'est-à-dire un problème à résoudre. « C'est que poser un problème, c'est précisément le commencement et la fin de toute histoire. Pas de problèmes, pas d'histoire. Des narrations, des compilations. [...] ... toute la part personnelle de l'homme, du chercheur qui n'agit que parce qu'il s'est posé un problème et formulé une hypothèse¹⁶. » Ce problème doit s'enraciner dans le présent, c'est-à-dire avoir une signification par rapport aux questions que les hommes de son époque se posent sur eux-mêmes et sur leur passé. L'historien « part du présent — et c'est à travers lui, toujours, qu'il connaît, qu'il interprète le passé¹⁷ ». L'histoire, « le besoin qu'éprouve chaque groupe humain, à chaque moment de son évolution, de chercher et de mettre en valeur dans le passé les faits, les événements, les tendances qui préparent le temps présent, qui permettent de le comprendre et qui aident à le vivre¹⁸ ».

C'est donc dire que selon Febvre l'historien « doit organiser le passé en fonction du présent » en formulant un problème¹⁹. En cela, l'histoire n'est pas différente des autres sciences qui refont constamment l'image de leur objet pour l'ajuster aux conceptions du temps²⁰. Le problème que pose l'historien doit être clairement explicité. En outre, c'est lui qui conditionne la présentation des faits et qui leur confère une signification. « Parlons clair. L'art roman a été la manifestation, le signe visible et le

¹⁵ Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire* Paris, 1965, p. 20.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 22-23.

¹⁷ *Ibid.*, p. 15.

¹⁸ *Ibid.*, p. 113.

¹⁹ *Ibid.*, p. 438.

²⁰ *Ibid.*, p. 20; voir aussi un passage très explicite dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais* Paris, 1942, p. 12.

produit d'une grande révolution de mentalité. Partez de là et les faits que vous cherchez à recueillir s'ordonnent d'eux-mêmes dans des cadres valables. Ne partez pas de là. Ne partez à proprement parler de rien. Sinon du désir d'écrire un livre. Et les faits que vous avez recueillis restent sans signification. À l'état de poussière. C'est tout²¹. »

Lucien Febvre n'a pas été qu'un théoricien de l'histoire-problème. Il a aussi mis en œuvre cette conception de l'histoire dans son œuvre pratique, et sans vouloir tomber dans une vaine querelle de préséance, on peut dire qu'il a été l'un des premiers, dans sa thèse sur *Philippe II et la France-Comté*²² à formuler aussi clairement une œuvre historique sur le mode de l'histoire-problème.

D'une façon plus générale, cependant, on peut faire l'hypothèse que c'est par le biais du marxisme que l'histoire-problème s'est immiscée à l'intérieur du discours historique. *Philippe II et la Franche-Comté* est d'ailleurs directement inspiré du marxisme jaouressien, c'est-à-dire d'un marxisme dont le matérialisme est fortement édulcoré par l'adjonction aux dimensions économiques et sociales d'une dimension psychologique et mentale. Quoi qu'il en soit de la position de Febvre par rapport au marxisme — question que nous n'avons pas l'intention de débattre dans le cadre de cet article, et qui est fort complexe dans la mesure où le marxisme est loin d'être homogène, nous pensons pouvoir dire que c'est la réinsertion de la philosophie de l'histoire dans la pratique du métier d'historien, et spécialement la philosophie de l'histoire marxiste, qui a ouvert la porte à la pratique de l'histoire-problème. Certes, le marxisme ne se considère pas toujours comme une philosophie de l'histoire, néanmoins, il reste qu'il est perçu de cette façon par les non marxistes et par les adeptes de l'histoire-problème. C'est en réécrivant l'histoire, non plus à la lumière d'une philosophie de l'histoire de sens commun, mais en fonction d'une philosophie de l'histoire qui se pensait comme une vérité supérieure au sens commun, que le marxisme a créé les conditions propices à l'éclosion de l'histoire-problème. En effet, le marxisme a fait pénétrer à l'intérieur de la connaissance historique le principe de la rupture sujet/objet en même temps qu'il a introduit la prise de conscience de la possibilité et de la valeur pour l'historien d'une lecture scientifique du passé en fonction d'une pensée actuelle.

Certes, certains marxistes, ceux qui ont plutôt tendance à considérer la théorie marxiste comme un corpus de vérités que comme une méthode de recherche, ne se posent pas de problèmes. Nous en avons un bon exemple, dans l'historiographie récente de la question ouvrière, avec le livre de Jean Bron, consacré à l'histoire du mouvement ouvrier²³. Il s'agit essentiellement dans ce livre d'un récit, où les acteurs et la logique qui les détermine, ne sont plus ceux de la philosophie de l'histoire de sens

²¹ FEBVRE, *Combats*, p. 313.

²² LUCIEN FEBVRE, *Philippe II et la Franche-Comté. Étude d'histoire politique, religieuse et sociale*, Paris, 1912.

²³ JEAN BRON, *Histoire du Mouvement ouvrier français*, Paris, 1968-72, 3 vol.

commun, mais de la philosophie de l'histoire marxiste. « L'Histoire du Mouvement ouvrier français est essentiellement l'histoire d'un combat permanent. » C'est la première phrase de l'ouvrage. « Né, sous sa forme moderne, dans le premier quart du XIX^e siècle, le monde ouvrier », dont il va raconter l'histoire, « a dû aussitôt se battre pour vivre ». « Cette histoire est jalonnée de victoires et de défaites... mais, à regarder le déroulement de ces cent cinquante dernières années, l'avancée est certaine²⁴. » Qu'on soit là en présence de l'histoire-récit ne fait aucun doute. « Des pères aux fils, c'est une longue chaîne de solidarité qui se forge ; chacun y ajoute son maillon indispensable, chacun a sa place fixée dans cette marche d'un monde tendu vers sa libération, chacun profite des avantages acquis, toujours au prix fort, par ceux qui l'ont précédé, mais doit contribuer pour sa part à la progression de l'ensemble²⁵. »

Il ne fait pas de doute non plus que l'on soit en présence d'une lecture du passé en fonction du marxisme, entendu au sens d'un corpus de vérités. Après avoir énuméré la succession des régimes politiques français au XIX^e siècle, Jean Bron remarque que si l'on s'en tenait « à cet aspect des événements, l'histoire de la France pourrait alors ressembler à un ample feuilleton aux rebondissements imprévus dont l'histoire du Mouvement ouvrier ne serait qu'un chapitre, social, parmi tant d'autres, facilement isolable du contexte et non nécessaire à la compréhension de l'ensemble. » Pour comprendre l'histoire, il faut aller au-delà, ou plutôt en deçà des apparences. « Il semble bien, au contraire, que, par-delà toute cette diversité agitant de ses remous la surface seule de l'Histoire, puissent être décelés en profondeur des groupes de forces qui tissent un réseau continu depuis les débuts du XIX^e siècle et que l'opposition des régimes successifs n'a pas réussi à déchirer ; groupes de forces, le plus souvent concurrents, et dont la confrontation dessine une grande part de l'avancée de l'Histoire... » L'auteur évoque naturellement le déclin de l'aristocratie et la montée de la haute bourgeoisie « grâce aux capitaux accumulés par le commerce et l'industrie, et à l'utilisation de l'État ». « C'est dans ce contexte que commence à naître le Mouvement ouvrier français. Aussi, pour préciser le cadre de cette naissance, est-il nécessaire de souligner deux grands faits sociaux extrêmement importants : — l'un concerne l'installation de la haute bourgeoisie, déjà économiquement prépondérante, au pouvoir politique ; — l'autre, la naissance du machinisme industriel au service de cette bourgeoisie²⁶. »

Ainsi, pour comprendre l'histoire, il faut écarter le voile des apparences, aller au-delà des individus et en deçà des États et les Nations, en se plaçant sur le terrain de la société et des groupes sociaux, en deçà également des conflits de surface, en descendant dans les soubassements de l'histoire, là où les luttes des groupes sociaux pour le pouvoir s'enracinent dans les contradictions de l'économie. Mais le marxisme naturellement n'en reste pas à ces considérations générales et théoriques. Dans

²⁴ *Ibid.*, p. 11.

²⁵ *Ibid.*, p. 12.

²⁶ *Ibid.*, p. 17-18.

l'économie industrielle et capitaliste, il confère à la classe ouvrière, dont l'histoire du mouvement ouvrier résume les luttes, le rôle ou la fonction d'élément moteur de l'histoire. Faire l'histoire du mouvement ouvrier, dans la perspective du récit de ses luttes, c'est faire en quelque sorte le récit de l'histoire générale en prenant pour objet la pièce maîtresse de cette histoire.

Il s'agit dès lors, comme on le voit, d'une relecture du passé en fonction d'une nouvelle philosophie de l'histoire, qui présente comme principales caractéristiques d'être fortement axée sur le présent, de définir d'une façon radicalement nouvelle les objets de l'histoire, et surtout, peut-être, de remettre en question les postulats de la discipline historique en matière de théorie de la connaissance. On ne peut douter, par exemple, que le livre de Bron soit axé sur le présent, l'auteur lui-même ne s'en cachant pas. « En étudiant ce corps à corps quotidien des ouvriers avec l'Argent et le Profit, l'historien ne peut pas se comporter comme un arbitre, chargé de compter les points en distribuant des appréciations. Dans une lutte où les plus forts utilisent la totalité des ressources dont ils disposent pour écraser les faibles et les maintenir dans un état sous-humain, la neutralité ne serait que le paravent de la démission²⁷. » Ainsi, ce ne sont pas seulement les sujets qui doivent être d'intérêt contemporain, mais même la manière de les traiter. Il ne fait pas de doute non plus que de nouveaux objets historiques sont propulsés au premier rang de la conscience historique : la lutte des classes, les relations de dépendance entre l'économie, la technologie, la société, l'idéologie, la politique, pour ne citer que les plus importants. Il est certain que ces objets, que le marxisme a largement contribué à introduire dans le discours historique, vont rester longtemps les objets de prédilection des historiens, marxistes ou non. Par ailleurs, même s'il est encore question de l'histoire dans les termes d'un récit singulier, la distinction entre histoire-récit et histoire-tableau devient sans objet, alors que le récit singulier n'est plus celui de faits particuliers portant en eux-mêmes leur propre signification. Le récit est singulier soit, mais il s'explique en fonction de considérations générales, en fonction d'une théorie dont la multiplicité des faits qu'elle illumine constitue la validité même. Avant d'aller plus loin dans cette voie, il nous faut expliquer comment l'histoire-problème se situe dans le prolongement de l'axe qui mène de l'histoire-récit à l'histoire marxiste.

Le livre de Bron est un épigone actuel de l'application de la philosophie de l'histoire marxiste à la discipline historique. On peut s'imaginer aisément le choc produit par cette manière de voir sur la conception traditionnelle de l'histoire qu'elle heurtait tout autant par sa méthode que par ses conclusions. Cependant, à moins de croire que cette philosophie de l'histoire soit la seule théorie vraie de l'objet historique, il est difficile de considérer un ouvrage comme celui de Bron, qui n'évite pas toujours l'hagiographie pure et simple, comme une œuvre de science. D'ailleurs, si nous avons inclut ce livre parmi les travaux représentatifs de l'histoire-problème, c'est pour bien montrer ce que nous croyons être la fonction

²⁷ *Ibid.*, p. 13.

matricielle de la philosophie de l'histoire marxiste dans la genèse de l'histoire-problème. En fait, le marxisme appliqué à l'interprétation du passé, et le livre de Bron en est un bon exemple, en démasquant et en mettant radicalement en cause la philosophie de l'histoire de sens commun, ne laissait d'autre choix aux historiens qui ne pouvaient accepter ni la vérité traditionnelle, ni la vérité marxiste, d'élaborer des problèmes, c'est-à-dire d'essayer de voir ce qu'il en est vraiment, si le passé peut réellement s'interpréter à la lumière de la théorie marxiste, s'il ne faut pas élaborer d'autres hypothèses, ou simplement raffiner et modifier la teneur générale de l'interprétation marxiste de l'histoire afin de rendre compte de certaines situations particulières. C'est ce qu'a fait Lucien Febvre lui-même²⁸, et combien d'autres, tel Georges Lefebvre, moins suspect encore d'idéalisme que peut l'être Febvre²⁹. Partir d'un problème que bien souvent le marxisme posait à la réalité présente — par exemple, les rapports entre l'État et la lutte des classes, le rôle des individus, l'influence du mental et du psychologique — et réinterpréter le passé à la lumière de ce problème, ce qui revenait, par un retour naturel des choses, à éclairer ce problème à la lumière du passé. Mais il existe d'autres influences encore qui expliquent la genèse de l'histoire-problème, ainsi que les diverses configurations qu'elle peut emprunter.

B. LE THÉORIQUE EN HISTOIRE ET LA PRATIQUE DE L'HISTOIRE-PROBLÈME.

En plus de l'introduction du marxisme dans la conception de l'histoire des historiens, bien d'autres facteurs ont concouru à l'introduction de l'histoire-problème dans le discours historique. Si le marxisme incarnait une façon radicalement neuve de voir la société et l'histoire, c'était, en partie tout au moins, de par sa nature foncièrement théorique. Comme la loi des trois états d'Auguste Comte ou le darwinisme social, le marxisme est une théorie explicative de l'histoire, c'est-à-dire un système de concepts et d'abstractions permettant de comprendre le concret et le visible³⁰. Portée par la vague socio-historique du mouvement ouvrier,

²⁸ Ce qui est manifeste dans *Philippe II et la Franche-Comté*, *op. cit.*, où les rapports entre les facteurs économiques et sociaux et les phénomènes politiques, culturels et religieux font l'objet d'un problème clairement explicité. Voir également Gabriel MONOD, *loc. cit.*, qui reproche précisément au marxisme de négliger l'importance des facteurs psychologiques: les marxistes «ont trop oublié que les facteurs psychiques mis en action par ces besoins matériels deviennent à leur tour des causes, et que, même, aussi loin qu'on puisse remonter dans la société humaine, on trouve des forces psychiques, des idées et des sentiments qui agissent à côté et en dehors des forces matérielles» (p. 405). Monod était le patron de thèse de Febvre.

²⁹ Voir par exemple, Georges LEBEVRE, *La grande peur de 1789*, Paris, 1932.

³⁰ On peut également considérer l'influence de Lamprecht et du *zusammenhang*, voir MONOD, «Histoire», *loc. cit.*: «...ceux qui ont cru, comme M. Lamprecht et d'autres, déterminer, d'une manière théorique, de quelle manière agit, par leur accord ou par leur lutte, la somme de tous les facteurs matériels, sociaux et psychiques qui s'unissent à un moment de la durée pour se transformer d'une manière continue de période en période, se perdent, malgré leur science et leur ingéniosité, en vaines logomachies, bien qu'il soit certain que leur point de vue, qu'ils qualifient de *collectif* ou *collectiviste*, est juste, et que l'histoire est faite de l'action et de la réaction d'une masse complexe de forces collectives» (p. 405). On re-

cette théorie était naturellement destinée à s'imposer avec beaucoup de force. Il reste que de par sa nature foncièrement théorique le marxisme se rattache au déferlement théorique qui a envahi la pensée occidentale au XIX^e siècle, et qui a considérablement bouleversé le mouvement scientifique, spécialement en sciences humaines. En effet, dans la foulée des sciences naturelles, les sciences humaines allaient dorénavant se développer avec l'idée que l'idéal à atteindre consistait à élaborer des lois, c'est-à-dire expliciter des phénomènes d'ordre général qui permettent de comprendre et d'expliquer un ensemble de faits particuliers. En histoire, il s'avérait selon certains, tels Langlois et Seignobos par exemple, que l'on ne pourrait jamais faire œuvre de science, étant donné la nature foncièrement unique et singulière du fait historique. L'adhésion à l'histoire-problème par contre, dans la mesure où celle-ci consiste en une certaine distanciation avec l'objet et son enveloppement dans une structure conceptuelle qui lui convient et lui donne un sens, impliquait l'introduction du théorique en histoire, et par conséquent, l'admission que le fait historique n'est plus tant le fait humain dans sa singularité, que le fait humain en tant que localisé dans le temps et dans l'espace.

Depuis le début du XX^e siècle, une autre influence a pesé sur l'histoire, celle des sciences sociales proprement dites. Au plan de la théorie de la connaissance, leur influence a certainement été d'inciter l'historien à penser l'histoire en termes de problèmes, d'hypothèses et de théories. D'une part, il s'agit d'un phénomène d'osmose assez naturel dans la mesure où l'histoire suit le courant de la pensée scientifique occidentale emportée vers la théorisation et la conceptualisation. Mais dans les rapports entre l'histoire et les sciences sociales, il y avait plus que cela encore. La sociologie en particulier, et spécialement l'École française de Durkheim, s'était appropriée la connaissance des faits répétitifs ou collectifs, les seuls qui soient connaissables scientifiquement. Pour les historiens qui ne voulaient pas se contenter de l'érudition, et qui n'acceptaient pas non plus le joug de la sociologie, il fallait bien faire la preuve que les faits localisés dans le temps et dans l'espace peuvent être mis en série et éclairés grâce à des appareils conceptuels et théoriques. Toute cette dimension de la méthode historique concerne surtout la théorie de l'objet³¹, mais son influence n'en est pas moins considérable sur la théorie de la connaissance dans la mesure où il n'y a pas d'histoire-problème, pas de théorique en histoire, si l'on ne renonce pas à ce mythe que l'objet de l'histoire est le fait singulier dans sa singularité même; alors qu'inversement, l'admission que le fait collectif peut être objet d'histoire rend possible une histoire théorique et conceptuelle.

marquera cependant jusqu'à quel point le théorique, récusé par Monod, est lié au fait que l'objet de l'histoire soit maintenant de nature collective, ce que Monod accepte. Febvre dans un sens sera plus consistant que Monod en ne récusant pas le théorique.

³¹ C'est pourquoi nous n'avons pas jugé opportun de faire état de la querelle sur la nature du fait historique qu'il y eut en France dans les années 1900-1914, entre Berr, Monod, Lacombe, Xénopol, Durkheim, Boutroux, Bouglé, Simiand... dans la *Revue de synthèse historique* et *L'Année sociologique*. Cette querelle reste néanmoins fondamentale pour comprendre la nature de l'historiographie qui a pris un tournant décisif à cette époque.

Une fois liquidé, sous l'influence du marxisme et des sciences sociales en général, l'enchaînement de l'histoire aux faits singuliers, rien ne l'empêchait plus de progresser dans la voie du théorique et du conceptuel, et conséquemment de concevoir ses objets comme des êtres collectifs, localisés dans le temps et dans l'espace. Telle est la situation de l'historiographie actuelle, et plus encore peut-être celle qui porte sur la question ouvrière, dans la mesure où elle a été heurtée de plein fouet par le marxisme et que les sciences sociales se sont toujours intéressées à cette question. Il y a bien des nuances pourtant dans la pratique de l'historiographie-problème, et si nous voulions dresser une typologie de ses variétés, il nous faudrait distinguer les ouvrages selon que le théorique, c'est-à-dire la structure conceptuelle qui préside à leur organisation, est plus ou moins explicite, ce qui coïncide avec une philosophie de l'histoire où le fait historique est plus ou moins un fait singulier mais représentatif d'un ensemble donné, ou un fait général dont l'existence se confine à un espace-temps donné. À partir d'un certain point, la structure théorique de l'objet devient à ce point explicite que l'on n'est plus en présence d'un problème, ni même d'une problématique, c'est-à-dire d'une structure théorique sous-jacente à la présentation des faits, mais en face d'un véritable modèle, revêtement conceptuel de la structure socio-historique, c'est-à-dire un dispositif conceptuel où les faits ne servent plus que d'illustration ou de redoublement empirique à un concept explicatif et descriptif.

Cette façon de considérer le déploiement de l'organisation interne de la théorie de la connaissance sous-jacente aux œuvres est très visible dans l'historiographie récente de la question ouvrière. Si nous prenons par exemple le livre de Jacques Julliard sur *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*³², on est en présence d'une œuvre où le problème est à peine esquissé. Il existe cependant, car le livre de Julliard n'est pas un récit pur et simple de la vie de Pelloutier. Celui-ci est représentatif d'un certain milieu — « celui d'intellectuels plus ou moins anarchistes, en rupture de bourgeoisie et fournisseurs de cadres au mouvement ouvrier en plein développement », — « singulièrement étroit », mais non moins intéressant. En outre, son itinéraire politique est significatif « d'un certain moment du mouvement ouvrier ». « En quinze ans d'évolution, le jeune Pelloutier refait pour son compte personnel les diverses expériences par lesquelles est passé successivement le mouvement ouvrier... » Le mouvement ouvrier, c'est-à-dire, « la frange la plus dynamique, la plus autonome, la plus agissante de la classe ouvrière », toujours insatisfait, et contrairement à la classe ouvrière, allié fidèle mais combien peu sûr du parti républicain. « Tel est le premier intérêt que présente à nos yeux la carrière de Pelloutier : significative d'une certaine évolution des militants ouvriers, ces notables du peuple, elle témoigne d'un double désenchantement qui se fait jour à la fin du siècle : à l'égard de la République d'abord, à l'égard du socialisme ensuite³³. »

³² Jacques JULLIARD, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil, 1971, 556 p.

³³ *Ibid.*, p. 11-12.

Ce n'est pas tout. Pelloutier est « indissolublement lié » à la création des Bourses du Travail et à la vie intellectuelle du mouvement ouvrier de l'époque. « Dans cette histoire anonyme qui est celle du prolétariat, il est une étape essentielle, un moment de la conscience ouvrière. Comme d'autres furent porte-parole, il fut *conscience*, c'est-à-dire qu'il exprima les aspirations fondamentales de la classe ouvrière, il les traduisit sans les magnifier, c'est-à-dire sans les trahir³⁴... »

Voilà quels sont les deux volets de ce que l'auteur entend démontrer, en quoi consiste, autrement dit, la démonstration sous-jacente à la présentation des faits relatifs à la vie de Pelloutier. Julliard est arrivé à la formulation de ces hypothèses qui constituent le problème, après avoir constaté que Pelloutier avait été rapidement oublié par ses successeurs, comme si on lui avait tenu rigueur de ses idées et de sa politique, puis magnifié par certains historiens, plus soucieux d'apologétique que de vérités scientifiques, et qui faisaient volontiers disparaître les contradictions du personnage³⁵. Des hypothèses comme celles qu'il formule lui permettent de présenter une image de Pelloutier qui intègre les contradictions de l'homme et lui restitue en même temps son véritable rôle dans l'histoire. Elles impliquent toutefois que les faits ne parlent plus d'eux-mêmes. Ce sont les hypothèses, le problème, qui est porteur de signification. Les faits quant à eux s'organisent en fonction du problème. Les événements de la vie de Pelloutier, les aspects de sa pensée, s'en trouvent éclairés d'autant.

Par ailleurs, on aura remarqué qu'il ne s'agit pas dans ce livre de faits particuliers, ou plutôt, les faits uniques qui sont ici mis en œuvre ne constituent pas une aventure singulière, tirant sa valeur de son unicité et de sa singularité. C'est parce qu'il est représentatif d'un certain milieu, parce que la connaissance de sa vie permet de comprendre un ensemble plus vaste ayant existé à une certaine date, qu'il vaut la peine que l'on étudie Pelloutier.

On voit dès lors en quoi peut consister l'histoire-problème, et comment elle se présente dans l'historiographie. Dans ce travail, qui a pour objet la vie et la pensée de Pelloutier, il nous est montré que celui-ci exprime la conscience ouvrière de son temps, qu'il est représentatif de l'attitude intellectuelle et politique des militants de la fin du siècle. Voilà qui nous permet de comprendre Pelloutier, voilà comment la vie de Pelloutier nous permet de comprendre une tranche d'histoire.

Une des caractéristiques majeures de l'histoire-problème est de fournir un cadre interprétatif qui permet de sélectionner et de pondérer l'importance relative des faits qui sont mis en œuvre. Ainsi, ce n'est pas toute la vie de Pelloutier, toute sa pensée qui nous sont racontées, mais les éléments qui font du sens par rapport au problème que s'est posé l'historien. Il en va de même avec les autres travaux d'histoire ouvrière que nous avons étudiés et qui se rattachent à l'histoire-problème.

³⁴ *Ibid.*, p. 14.

³⁵ *Ibid.*, p. 7-11.

Dans sa thèse sur les Guesdistes, Claude Willard³⁶ a voulu contribuer à l'étude « du mouvement ouvrier et socialiste » et plus spécialement à la connaissance de « la genèse du Parti socialiste français ». « Notre choix, écrit-il dans son avant-propos, « s'est porté sur une de ses racines les plus importantes, le guesdisme ; car le P.O.F., organisation la plus nombreuse, la mieux structurée, présente l'originalité d'introduire dans la classe ouvrière française un courant de pensée neuf, le marxisme³⁷ ». Le guesdisme n'est donc pas étudié pour lui-même, mais en tant que véhicule du marxisme à l'intérieur du mouvement et de la classe ouvrière. Même alors, il ne s'agit pas pour Willard de faire un simple récit de l'histoire du guesdisme. Pour comprendre son rôle au sein de la classe ouvrière, « nous avons attaché une importante toute particulière à la composition sociale des effectifs et de l'électorat du P.O.F. ; nous avons essayé de discerner le rôle complexe des structures ouvrières dans l'implantation d'une idéologie ; nous avons donc abordé dans cette mesure, mais dans cette mesure seulement, l'étude des structures industrielles et de la classe ouvrière³⁸... »

Alors que l'ouvrage de Julliard était surtout organisé en fonction de la personne et des idées de Pelloutier dans leurs relations avec le mouvement ouvrier, le livre de Willard porte sur un parti politique, et plus encore peut-être sur un mouvement politique et social dans ses relations avec l'idéologie et la société. Willard considère tout d'abord les origines, l'organisation et la doctrine du Parti ouvrier français. Ensuite, il examine son implantation politique et idéologique dans les différentes régions de la France. Après avoir analysé la fonction du parti à l'intérieur de la classe ouvrière — « Parti de la classe ouvrière ? Parti de tous les travailleurs ? Une « armée consciente » ? » — il raconte l'histoire du parti de Guesde à l'intérieur de la grande aventure de l'unité socialiste, en ne négligeant pas d'embrasser dans son analyse les dimensions idéologiques (théorie et pratique du socialisme) et institutionnelles (organisation et rayonnement).

Il faut bien avouer que le livre de Willard n'est pas dépourvu d'une certaine lourdeur positiviste, si l'on considère la quantité de détails et la masse d'informations factuelles qu'il renferme. Cela sans doute est-il inévitable dans une thèse. Néanmoins, personne ne peut contester à ce livre d'être conçu en fonction du problème posé, à savoir la genèse d'une idéologie dans un mouvement social, lui-même intégré à une structure économique et sociale. Même si le lecteur peut se sentir écrasé sous le poids des faits, ceux-ci sont recueillis et mis en œuvre dans la mesure où ils éclairent le problème de la jonction d'un milieu social et des institutions politiques particulières. Ce n'est pas pour lui-même que le guesdisme est étudié, mais en tant que mouvement social et politique lié à une classe sociale à un moment précis de son évolution, c'est-à-dire au temps de la conversion au marxisme et à l'adhésion à une structure politique typique et multiforme, mais en voie d'unification. D'ailleurs, la caractéristique de

³⁶ Claude WILLARD, *Le mouvement socialiste en France (1893-1905). Les Guesdistes*, Paris Ed. sociales, 1965, 770 p.

³⁸ *Ibid.*

l'histoire-problème n'est pas de détruire le récit ou l'érudition, mais bien de les structurer en fonction d'une hypothèse, d'une idée directrice explicite.

Nous en avons un autre exemple avec le livre de Philippe Gratton consacré à *La lutte des classes dans les campagnes*³⁹, même si dans ce livre, en principe tout au moins, la définition théorique du problème est plus élaborée encore. Dans ce livre, Gratton entend réagir contre une certaine imagerie « dont les principaux thèmes (sagesse éternelle de la terre et des champs, vertus lénifiantes du contact direct avec les éléments naturels) font obstacle à voir en lui [le paysan] autre chose qu'un « primaire » peu propre à réagir autrement que par des accès de rage bruyants et désordonnés, mais qui, au demeurant, reste le prototype de l'animal plébiscitaire⁴⁰ ». Gratton critique l'historiographie paysanne, même la plus récente, qui obscurcit « les contradictions qui se manifestent à l'intérieur de la paysannerie et, plus généralement [sous-estime] l'importance de ses luttes de classes⁴¹ ». Pour sa part, il se propose de « retracer l'histoire du syndicalisme paysan en rupture avec la bourgeoisie rurale de 1870 à 1921, ainsi que les luttes de classes qu'il a entraînées ou dont il est sorti. Tel est l'objet du présent ouvrage, qui nous paraît constituer une introduction à l'étude de la pénétration des idées et des influences socialiste et communiste dans la paysannerie française. » En effet, « les mouvements revendicatifs de masse que ce syndicalisme suscita furent l'occasion pour les différentes catégories du monde rural d'entrer dans la vie politique moderne, c'est-à-dire dans les conflits du travail engendrés par le développement du capitalisme à la campagne, avec toutes les conséquences qu'un tel phénomène ne manque pas d'avoir sur les comportements politiques, idéologiques et électoraux de ceux qui le vivent⁴² ».

En pratique, le livre de Gratton, si l'on excepte le premier et le dernier chapitre qui se rattachent l'un et l'autre à l'histoire-tableau — le premier étant consacré aux structures sociales et aux positions des socialistes face à la question paysanne, le dernier à la grève en tant que phénomène synchronique, — se présente sous les apparences d'une succession de récits portant sur les péripéties de la vie de certains syndicats et de certains mouvements revendicatifs. Dans la première partie, des origines à 1914, après le premier chapitre consacré aux structures, il est successivement question des ouvriers des bois, des vignes, des champs, des métayers du Bourbonnais, et des efforts d'unification. La seconde partie, qui porte sur la période de 1914 à 1921, se divise en trois volets, dont le premier est consacré aux aléas de l'unification des fédérations des travailleurs de la terre, le second, à la reprise du mouvement syndical après la guerre, et le troisième, à la scission de 1921. L'ouvrage se termine par une analyse synchronique du mouvement des grèves agricoles.

³⁷ *Ibid.*, p. 7.

³⁹ Philippe GRATTON, *La lutte des classes dans les campagnes*, Paris, Anthropos, 1971, 483 p.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 19.

Si la part du récit est importante dans cet ouvrage, la caractéristique principale de chacun de ces récits, et de la conclusion qui en reprend les principaux éléments, est d'être agencé en fonction du problème, que l'on pourrait même qualifier volontiers de problématique, tel qu'il est explicité dans l'introduction. Ce ne sont plus les faits particuliers qui importent, mais les faits en tant qu'ils s'imbriquent et qu'ils illustrent une problématique explicite, à savoir qu'il existe une lutte de classes dans les campagnes à partir de l'introduction du capitalisme, une lutte de classe qui se traduit par des mouvements revendicatifs, bientôt porteurs d'idéologies socialiste et communiste. Il est à noter qu'il n'est pas question de discuter la pertinence de cette problématique, ni le sérieux et la profondeur des analyses factuelles, mais de mettre en évidence la manière dont le livre est conçu et organisé.

Les trois ouvrages que nous venons de considérer présentent des caractéristiques communes. Dans le livre de Julliard, les événements de la vie de Pelloutier et les éléments de sa pensée, qui constituaient l'objet de son étude, étaient regroupés en fonction du problème posé. Dans l'ouvrage de Willard, ce sont les péripéties de la vie du guesdisme, ainsi que les faits qui le concernent et qui sont pertinents au problème posé qui constituent la texture même du discours. Ainsi en est-il du travail de Gratton où les éléments factuels sont organisés en fonction de la problématique.

Une lecture attentive de ces ouvrages permet toutefois de reconnaître certaines différences. Ce sont de moins en moins les faits en tant que tels qui importent que le problème, — comme si au lieu d'agencer les faits en fonction d'une idée on puisait dans la réalité les faits nécessaires à l'enrichissement et au développement d'une argumentation. La place du conceptuel, du théorique et de l'abstrait ne cesse de grandir au point de passer au premier plan. Ce ne sont plus les faits qui s'ordonnent selon le problème, mais le concept même du problème qui devient l'objet de la recherche.

La rupture sujet/objet qui se profile dès lors que le sujet informe les faits se trouve de plus en plus marquée à mesure que l'objet est dans le sujet, c'est-à-dire, à mesure que l'objet à l'étude n'est plus qu'un élément d'illustration pour un objet théorique défini et explicité par le sujet.

Les variétés de la manière d'être de l'histoire-problème, du concret vers l'abstrait, s'accompagnent de variétés corrélatives au plan de la nature des faits mis en œuvre. Il ne s'agit plus chez Gratton, d'un individu et de sa pensée en relation avec son milieu social comme chez Julliard, ni d'un mouvement politique et social en relation avec une classe sociale et la société en général comme chez Willard, mais d'un phénomène social incarné dans le temps et dans l'espace, d'un phénomène, c'est-à-dire d'une abstraction permettant la description et l'explication d'un magma de faits concrets et particuliers. Julliard étudiait Pelloutier, Willard le guesdisme, Gratton étudie la lutte des classes.

Ce qui est esquissé dans l'ouvrage de Gratton, dont le corps du texte ne réalise pas toujours les promesses que la problématique explici-

tée au point de départ annonçait, sera beaucoup plus manifeste dans les ouvrages que nous allons maintenant considérer.

III. — VERS L'HISTOIRE STRUCTURALE OU QUAND LE PROBLÈME DEVIENT OBJET.

Non seulement les historiens actuels les plus importants n'ont plus tendance à penser l'histoire en termes de faits singuliers, concrets et particuliers, mais encore ont-ils plutôt tendance à se la représenter en termes d'événements en relation avec des structures. Or, si la structure est la manière d'être de la réalité historique, le modèle est la manière de penser cette réalité et l'histoire structurale, le mode d'organisation d'une œuvre dont l'objet est le concept de la structure, c'est-à-dire le modèle⁴³.

Naturellement, l'explicitation théorique n'est pas très poussée en histoire, et dans un sens c'est une bonne chose, puisqu'il vaut mieux être en présence d'un concept abstrait qui se profile derrière un dispositif factuel que d'être en présence d'un concept vide de sens. Les historiens, à vrai dire, ne font que commencer à penser l'histoire en fonction de problèmes et de modèles, et non plus seulement à présenter les faits en fonction de problèmes. On peut toutefois observer dans les ouvrages récents une présence de plus en plus marquée du concept sur le fait — même quand celui-ci n'est pas formellement et complètement explicité. Il est derrière l'œuvre et la sous-tend entièrement. Ce concept n'est pas toujours celui d'un objet, en historiographie ouvrière, la grève, les mineurs, telle formation politique, sociale ou idéologique, il peut être également celui d'une question, d'un problème.

Dans son livre consacré *Aux origines du communisme français*⁴⁴, Annie Kriegel pose un problème, une question : Comment s'explique qu'il y ait eu, en 1920, au sein de la société internationale et de la société française, au sein de la classe ouvrière et du mouvement ouvrier et socialiste, naissance d'un phénomène idéologique et politique comme le bolchévisme français ? Il ne s'agit pas de raconter l'histoire de la naissance du parti bolchévique, même en fonction de la société, en fonction d'une problématique, comme c'est le cas avec Willard dans sa thèse sur le guesdisme, mais bien de recueillir au sein de la réalité économique, sociale et politique, idéologique et culturelle, des indices permettant de répondre à cette question : Un événement a éclaté au cœur de la réalité, comment s'explique-t-il, comment peut-on l'expliquer ?

⁴³ Il n'y a pas à proprement parler de théorie de l'histoire structurale. Dans un sens elle est une adaptation du structuralisme à la connaissance des faits historiques, mais un très pâle reflet, si l'on considère le degré d'explicitation théorique où en est parvenu le structuralisme dans certaines disciplines, en critique littéraire et en anthropologie par exemple. Le plus bel exemple d'histoire structurale reste probablement le chef d'œuvre de Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1949.

⁴⁴ Annie KRIEDEL, *Aux origines du communisme français*, Paris, Flammarion, 1969 (1964), 442 p.

Annie Kriegel n'a pas formulé cette question dans son Introduction, mais dans sa conclusion, « puisqu'il est d'usage d'attaquer la lecture d'une thèse universitaire par son chapitre de conclusion⁴⁵ ». Le problème qu'elle pose s'enracine dans la réalité la plus actuelle puisqu'il est au cœur du débat entre les socialistes et les communistes. Mais son intention n'est pas de prendre parti dans ce débat. « Car il n'est pas dans la nature de ce travail de formuler des jugements de valeur, fussent-ils politiques et rétrospectifs. » « Pourquoi et comment la division ouvrière a-t-elle surgi, c'est la seule question que l'historien se doit d'éclaircir. » Question qui n'est pas dénuée d'intérêt pour le présent, mais à laquelle l'historien doit répondre le plus objectivement, c'est-à-dire sans parti-pris par rapport à l'actualité⁴⁶. Toute la matière du livre, qui se présente comme une succession d'hypothèses, d'arguments et de vérifications factuelles concernant les aspects de la réalité en rapport avec ce phénomène, s'organise en fonction de ce problème.

L'œuvre de Annie Kriegel est une étude d'histoire politique dont l'objectif est d'expliquer la genèse d'un événement. Elle doit donc porter avant tout sur la conscience des acteurs et sur les raisons qu'ils se donnent pour agir dans un sens plutôt que dans l'autre. L'auteur toutefois n'hésite pas à surimposer son jugement à ceux de ses personnages afin de donner aux lecteurs une image plus claire de la situation dans laquelle ils se trouvaient, des difficultés qui les attendaient et du sens de leur pensée et de leur action par rapport à l'événement qui advient. « Mais la gauche révolutionnaire française, pour atteindre son objectif — fonder un parti communiste français à l'image du Parti communiste russe, avait à franchir un triple obstacle⁴⁷... » Rien de neuf jusqu'ici par rapport à l'histoire-récit, sauf que, dans ce livre, celui-ci est organisé en fonction d'une question. Ce n'est pas tout. En effet, Annie Kriegel n'hésite pas à aborder le problème des relations entre l'action politique, qui s'insère dans une conjoncture mouvante, et les structures qui déterminent, en partie tout au moins, cette mouvance. « Il était néanmoins important d'établir que, sur le plan national, la croissance du mouvement ouvrier français n'impliquait pas elle-même une orientation politique absolument définie. Si le Parti socialiste s'oriente finalement, pour son aile gauche du moins, vers des options révolutionnaires et plus précisément bolchéviques, il faut aller en chercher l'explication au niveau international : au niveau du mouvement ouvrier européen⁴⁸. » Le bolchévisme donc, une affaire de militants qui se font les interprètes d'une réalité, qui portent sur elle un diagnostic et définissent par rapport à elle une stratégie, mais dont la pensée et l'action, uniques et singulières par définition, s'insèrent dans un monde qui leur est extérieur et qui pèse sur eux de tout le poids de l'inlassable répétition de ses multiples manifestations. La montée du socialisme, la vague bolchévique, et entre les deux les militants socialistes qui pensent et font la scission.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 424.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 26.

En outre, même les actions singulières et individuelles sont éclairées au moyen de constatations plus générales, qui ne concernent pas seulement leur environnement structurel, mais qui les concernent elles-mêmes directement. Ainsi, parlant par exemple de Monatte, Annie Kriegel dira : « il aurait pu, selon la mécanique classique de la promotion des élites populaires, se laisser aspirer au niveau des classes dirigeantes, s'il ne s'y était soustrait par une volonté délibérée⁴⁹... » Comme elle le fera elle-même remarquer en conclusion, avant de relier la naissance du Parti communiste français au phénomène plus général du comportement des partis minoritaires et extrémistes⁵⁰ : « Insister sur le caractère accidentel de l'enchaînement grâce auquel une fraction du mouvement ouvrier français a versé du côté du bolchévisme ne dispense pas néanmoins d'apercevoir ce qui dans la structure mentale, sociale, de la France en 1920 a favorisé le fait⁵¹. » Cette préoccupation de faire se profiler la structure derrière l'événement est partout présente, même si explicitement le livre est surtout consacré à l'événement singulier et accidentel.

Cet événement, relativement mineur en lui-même, c'est l'histoire postérieure qui viendra lui conférer son importance réelle. On est donc en présence d'un exemple parfait d'un événement créateur de structures. Et pour l'historien ce sera l'occasion de replacer dans une autre perspective, celle de la durée, l'événement dans la structure.

Dans le livre d'Annie Kriegel, même si l'on aurait pu souhaiter un appareil conceptuel plus clair et plus explicite, la réalité collective et multiple et la réalité individuelle et unique se mêlent, le général et le particulier se confondent, pour produire une image explicative et descriptive dont la mission est de répondre à une question, d'éclairer un problème. On peut en dire tout autant du livre de Maurice Agulhon⁵² intitulé *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique. Toulon de 1815 à 1851*.

« Comme on le voit, dit l'auteur dans son introduction, la période 1815-1851, et plus précisément encore, en son centre, la Monarchie de Juillet, pose ici le problème des changements profonds qui, derrière l'écran du « pays légal », ont amené l'opinion populaire à une véritable mutation d'une extrémité à l'autre de l'horizon politique⁵³. » Après avoir été la terre bénie du royalisme et de la réaction, voilà que la Provence se jette avec fougue en 1848 dans le Parti démocratique. C'est pour répondre à cette question qu'Agulhon étudie la société et la politique toulonnaises. La matière de l'étude s'ordonne en conséquence.

⁴⁹ Ibid., p. 107.

⁵⁰ On voit ici la différence essentielle entre les faits généraux qui sont mis en évidence par la sociologie et la science politique et qui sont décrochés par rapport au temps et à l'espace, et les faits généraux mis en œuvre par l'histoire, lesquels sont indissolublement liés à un contexte spatio-temporel précis.

⁵¹ Ibid., p. 433.

⁵² Maurice AGULHON, *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique. Toulon de 1815 à 1851*, Paris, Mouton, 1970, 368 p.

⁵³ Ibid., p. 8.

Certes, le problème que pose Agulhon ne s'enracine pas dans une réalité aussi brûlante que celui que formulait Annie Kriegel. Néanmoins, Agulhon est soucieux de relier cette question à l'historiographie provençale, — il a énoncé la position du problème en utilisant la thèse du vieil historien Ténot qui s'était lui-même posé la question⁵⁴. En outre, il met en valeur la portée générale de son problème. « De sorte que le principal problème à résoudre ne serait pas celui de la mutation politique qui sépare 1815 de 1848, mais celui des mutations, celui de l'instabilité politique d'une portion considérable des masses populaires avant la maturation démocratique du milieu du 19^e siècle⁵⁵. »

C'est là une autre caractéristique de l'histoire-problème telle qu'elle est pratiquée par les historiens. Si elle vise à construire des représentations en fonction de questions actuelles, il ne faut pas croire que ces questions doivent nécessairement rejoindre des préoccupations de sens commun, politiques ou sociales. Au contraire, il est bien naturel que l'histoire, à mesure qu'elle progresse dans la voie du théorique et de la scientificité, s'écarte des préoccupations du sens commun, et le transcende, de par sa généralité même. Ainsi, dans ce livre d'Agulhon, ce ne sont pas les origines historiques d'une question qui affecte la conscience humaine au premier degré qui retient l'attention de l'historien, mais le mode d'existence historique d'un phénomène politique qui sous-tend bien des questions particulières, celui des mutations et de l'instabilité politique des masses populaires.

À ce niveau, la matière historique que l'historien révèle à la conscience, tout en étant enveloppée dans un problème singulier, renvoie à une réalité plus générale, même si de par l'une de ses dimensions cette réalité reste fortement localisée dans le temps et dans l'espace. On reconnaît là un aspect de la philosophie de l'histoire sous-jacente à l'histoire-problème, c'est-à-dire cette propension de l'historien à chercher le général qui explique le singulier de chaque espace-temps, ou si l'on veut, cet effort pour intégrer l'événement dans la structure, même l'événement absolument inédit générateur de structures nouvelles.

En pratique, Agulhon prend pour objet de son étude le milieu populaire au sein duquel advient cette maturation politique dont il entend montrer les ressorts et les manifestations. « Mais précisément peut-on étudier une classe ouvrière naissante indépendamment du milieu populaire plus large dans lequel peut-être elle se recrute, et qui de toute manière constitue son plus proche environnement? » C'est pourquoi: « Loin d'être distincts et concurrents, le point de vue de l'histoire nationale classique du mouvement ouvrier, et celui de la problématique méridionale du « tempérament » populaire, se rencontrent pour donner tout son intérêt à l'histoire d'un peuple urbain dont l'âme moderne, adolescente, a fait sa mue sous Louis-Philippe⁵⁶. » La genèse de la classe ouvrière et la mutation politi-

⁵⁴ E. TÉNOT, *La Province en décembre 1851, étude historique sur le coup d'État*, Paris, 1876.

⁵⁵ AGULHON, *Une ville*, p. 8.

⁵⁶ *Ibid.*

que qui l'accompagne seront donc étudiées en fonction de l'environnement urbain. Pour ce faire, l'auteur a conçu son livre par paliers qui s'interpénètrent dans la texture même de son raisonnement. Dans un premier temps, il étudie la situation matérielle des Toulonnais (la population, les problèmes économiques, l'arsenal, principale entreprise de Toulon); puis, il aborde les questions spécifiquement ouvrières, les organisations, la propagande, les luttes, selon leur nature et leur apparition chronologique. Et puisqu'il s'agit d'un travail dont le problème consiste à expliquer les mutations politiques, le troisième volet est consacré à l'introduction des idées nouvelles. Enfin, dans la dernière partie, nous assistons à l'explosion démocratique de 1848, maintenant rendue compréhensible par l'analyse de la mutation des structures socio-historiques qui la prépare.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce livre, outre l'omniprésence du problème qui conditionne l'agencement de la matière, c'est, comme dans l'étude d'Annie Kriegel, mais d'une façon peut-être encore plus systématique, le souci de l'historien de situer l'événement dans la structure, la structure qui explique en partie tout au moins l'événement, l'événement générateur de structures nouvelles. Ainsi, reprenant les conclusions de son étude, Agulhon dira, parlant des structures urbaines: « De ces caractères propres de la ville, il en est trois qui nous paraissent avoir contribué à influencer fortement la conscience des travailleurs: les entraves apportées à la croissance urbaine, sources de difficultés de vie supplémentaires; le recrutement élargi de la population ouvrière, premier élément d'un brassage national du peuplement traditionnel; enfin la faiblesse, relativement au reste de la Provence, de l'emprise conservatrice⁵⁷. » C'est dans ce contexte que se développent les organisations et les luttes ouvrières, que s'enracinent les idées nouvelles, qu'éclate la révolution de 1848. « À partir de février 1848, l'histoire du mouvement ouvrier et l'histoire politique de la République se confondent. [...] Quoi qu'il en soit, ce sont bien les années 1848, 1849, 1850 qui ont, avec le suffrage universel et l'exaltation de ses premiers succès, achevé d'ancrer massivement à gauche la classe ouvrière toulonnaise⁵⁸. »

On aura noté que la synthèse entre la structure et l'événement, entre le général et le singulier, se fait à la jonction du monde extérieur et de la conscience, là où les hommes enregistrent et réagissent par rapport à la réalité. Ainsi, la jonction entre les faits qui étaient pertinents à l'histoire-tableau et ceux qui étaient pertinents à l'histoire-récit, et que l'histoire-problème confond ensemble dans un concept unificateur, se trouve en pratique réalisée au niveau de la conscience des acteurs dans ses relations avec le monde extérieur. Nous avons là un élément capital de la philosophie de l'histoire sous-jacente à l'histoire structurale. En effet, comment penser l'histoire en termes du concept d'un objet, si cet objet n'est pas général, et quel serait l'objet propre de l'histoire si ce général n'avait pas un point d'ancrage dans une réalité singulière, localisée dans le temps et dans l'espace? Or comment penser l'histoire en termes d'un objet à la

⁵⁷ *Ibid.*, p. 327.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 330.

fois collectif et singulier, si l'on ne pense pas de même coup un contenu pour ce concept, un contenu qui permette l'intégration du singulier au général. Ce concept, c'est la jonction au sein de la conscience, du monde et de la conscience du monde.

Nous avons deux beaux exemples d'histoire structurale avec les ouvrages de Rolande Trespé et de Michelle Perrot, d'histoire structurale, c'est-à-dire d'une histoire dont l'objet est le modèle, c'est-à-dire le concept d'un objet dont le lieu, de par le fait de son intégration du général et du particulier, de la structure et de l'événement, est la rencontre de la conscience et du social.

Dans son livre sur *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*⁵⁹, Rolande Trespé avoue s'être mise en route dans sa recherche avec l'idée de montrer qu'il était sans doute excessif de croire que les mineurs de Carmaux étaient devenus socialistes grâce à Jaurès. « Au cours de nos recherches, les facteurs qui influent sur les choix idéologiques et politiques nous sont apparus si nombreux, de nature si variée et de portée si inégale, selon les fluctuations de la conjoncture historique, que notre attention s'est peu à peu détournée de Jaurès pour se porter sur les mineurs eux-mêmes⁶⁰. » Au terme de ce cheminement, « c'est donc finalement *l'histoire globale* d'un groupe socio-professionnel que nous avons essayé d'écrire⁶¹... »

Ce cheminement de Rolande Trespé est une autre illustration de l'influence de la philosophie de l'histoire sur la théorie de la connaissance. Si à l'histoire structurale correspond une philosophie de l'histoire donnée, tout au moins en ce qui concerne la nature du fait historique, la prise de conscience de la complexité et de la multidimensionnalité du réel ne manque pas d'inciter l'historien à définir son objet comme le concept d'une réalité structurale. C'est la prise de conscience que le visible et l'apparent sont produits par une multiplicité de facteurs cachés qui a pour ainsi dire forcé Rolande Trespé à définir le concept de son objet d'étude.

Il n'est plus question dans ce livre de faire l'histoire d'un problème à l'intérieur de la société, de retracer les origines historiques d'un problème, mais au contraire de faire l'étude d'un objet social, un groupe socio-professionnel, localisé dans le temps et dans l'espace. Cet objet est analysé dans toutes ses dimensions. L'auteur ne nous épargne aucun aspect de la vie des mineurs de Carmaux. Il faudrait de longues pages pour résumer les grandes lignes de l'ouvrage qui aborde successivement l'histoire de l'entreprise (aspects juridiques et économiques), la composition socio-professionnelle et le recrutement des mineurs, les conditions de travail, le genre de vie, le mouvement revendicatif, défense du salaire et des conditions de travail, les grèves, pour terminer avec l'analyse de la vie syndicale, de l'idéologie et de l'action politique.

⁵⁹ Rolande TRESPÉ, *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Paris, Ed. ouvrières, 1971, 2 vol.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁶¹ *Ibid.*

Il ne faudrait pas croire cependant, comme pourrait le laisser supposer cette énumération, que l'auteur ne nous présente qu'un tableau de ces différents aspects de la vie carmausine. L'étude, sur le mode structural, d'un objet social, n'implique pas nécessairement la disparition de la problématique. L'étude d'un objet social, pour lui-même et en tant que tel, signifierait en effet, au strict plan de la théorie de la connaissance, un retour à l'histoire-tableau. Une histoire-tableau véhiculant une nouvelle philosophie de l'histoire, une histoire-tableau plus abstraite, plus théorique, plus conceptualisée, mais une histoire-tableau tout de même.

Tel n'est pas le cas du livre de Rolande Treppe, dont la problématique, explicitée dès le point de départ, structure l'ensemble de la construction de l'objet. « Nous avons donc tenté de suivre, au niveau de la collectivité, l'enchaînement complexe et parfois contradictoire des causes et des effets, qui a déterminé la naissance et le développement d'une conscience de classe et favorisé l'adoption du socialisme⁶². » L'auteur, bien à tort selon nous, semble s'excuser d'avoir dû limiter son « analyse des phénomènes au seul aspect susceptible d'éclairer » son propos. « Contrairement au spécialiste, nous devons nous refuser à considérer chacun d'entre eux, en lui-même, pour lui-même : suivre cette pente, ç'eût été nous abandonner à la facilité mais aussi nous écarter de notre objectif. » Comme pour illustrer sa méthode, elle donne ensuite des exemples précis de l'effet de la problématique sur la construction de l'objet. « C'est ainsi que les fluctuations de la productivité sont envisagées seulement en fonction des modifications qu'elles peuvent introduire dans les conditions de travail et dans le comportement des mineurs... que l'étude du mouvement revendicatif se réduit à une recherche de motivations, que celle des grèves est orientée vers la mise à jour des faits susceptibles de faire progresser ou de retarder la prise de conscience de classe⁶³. » Toute la matière de l'objet à l'étude est organisée en fonction du problème, qui constitue en quelque sorte l'armature même de l'objet tel qu'il est élaboré par l'historien.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce livre, c'est l'explicitation théorique, qui ne se dément pas tout au long du volume, ce que nous ne pouvons pas montrer dans le cadre de cet article, de l'objet et de la problématique qui structure l'objet. Il va de soi qu'à ce degré d'explicitation théorique, on ne parle plus de faits singuliers ou de faits collectifs comme s'excluant mutuellement. « L'historien doit rechercher, au-delà des apparences, la part qui revient aux deux modes de la durée historique : c'est-à-dire celle qui relève de l'événement et du spectaculaire et celle qui, à long terme, marque le sujet de façon indélébile et, nous semble-t-il, décisive⁶⁴. » Le point de rencontre de ces deux univers se trouve dans la conscience des acteurs :

Cette transformation [la prolétarianisation et l'acquisition de la conscience de classe] est un phénomène de longue durée, difficile à percevoir dans sa continuité. On ne saisit le plus souvent les modifications psychologiques qu'au moment où elles sont

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 14.

assez prononcées pour se traduire en actes et pour déterminer des comportements nouveaux, insolites pour l'observateur à qui le processus de transformation a échappé. Le sujet lui-même n'en prend une claire et vive conscience qu'à l'instant où il provoque un état de crise qui engendre une action sinon violente, du moins toujours intense. Elle précipite et cristallise l'évolution qu'elle exprime, tout en créant les conditions d'un changement ultérieur. L'action, dont la grève est le meilleur exemple, est donc à la fois aboutissement et point de départ : cause et effet⁶⁵.

Comme on le voit, l'événement est dans la structure, il est généré par elle et la transforme, alors que la conscience est le lieu même de cette opération.

D'ailleurs, dans l'œuvre de Rolande Trespé, la conscience n'est pas seulement le lieu de rencontre de l'accidentel et du général, mais également le point de jonction des multiples dimensions de la vie collective. L'histoire est d'abord et avant tout l'analyse des actions humaines. « Mais il y a souvent un écart entre les motivations qui poussent à l'action et la manière dont celle-ci se déclenche et se déroule. » D'une part, « l'étude des comportements doit donc se doubler de celle des intentions ». Mais ce n'est pas tout. L'historien en effet, « ne peut se contenter de l'idée que les hommes se font d'eux-mêmes, des autres et des événements ; il lui faut l'opposer en dernier ressort à la réalité, telle qu'elle existe, en dehors de la conscience déformée qu'en ont les sujets observés ». C'est pourquoi, par exemple, l'étude « du salaire est à la fois une analyse du mouvement objectif de celui-ci et une quête des raisons subjectives qui poussaient les mineurs à revendiquer des augmentations ou à se dresser contre des réductions. »

Cette mise en relation des phénomènes subjectifs et des phénomènes objectifs, comme instrument de synthèse de la complexité et de la diversité du réel, est partout présente⁶⁶. Citons au hasard ce passage où il est question du mouvement des prix, réel et perçu : « *Mais le mouvement des prix n'a pas été perçu* par les contemporains tel que nous venons de le décrire. La déviation qu'il a subie au niveau de la conscience des mineurs est à double effet : elle a amenuisé les taux de croissance et de décroissance des prix et elle a prolongé les effets des phénomènes observés au-delà de la date du renversement réel de la tendance⁶⁷. » Il est certain que cet aspect de la conception de l'histoire relève de la théorie de l'objet et de la philosophie de l'histoire. Mais comment ne pas croire que le fait de mettre la conscience à la frontière de l'accidentel et du général, n'ait pas conduit à la placer au cœur même du général : l'histoire devenant ainsi l'étude de la conscience dans ses rapports avec le monde ?

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Ce problème des relations entre les phénomènes objectifs, plus aisément quantifiables, et des phénomènes subjectifs est selon E.J. Hobsbawm un des problèmes majeurs qui se posent à l'historien. En histoire ouvrière, cela conduit à se demander : « Qu'est-ce que pensent et ressentent les travailleurs et pourquoi ? En d'autres mots, comment peut-on trouver un commun dénominateur pour l'histoire ? » Selon lui, Rolande Trespé a réussi jusqu'à un certain point. H.J. HOBSBAWM, « Labor History and Ideology », *Journal of Social History*, VII (1974) : 371-381, p. 380.

⁶⁷ TREMPÉ, *Les mineurs*, p. 379.

Laissons sans réponse cette question que d'autres études consacrées à la théorie de l'objet historique viendront approfondir, et revenons à la théorie de la connaissance sous-jacente à l'histoire structurale pour montrer un autre aspect de la valeur heuristique de la connaissance structurale d'un objet singulier. En effet, les faits uniques, répétitifs et généraux qui constituent l'essentiel de la vie des mineurs de Carmaux, ne sont pas seulement dignes d'intérêt en tant qu'ils sont constitutifs d'un objet singulier. Le modèle, qui enveloppe cet objet et ce problème, et en vertu duquel sont révélés et interprétés tous les faits qui le composent, comporte une portée, une dimension plus générale encore. « Tels sont les enseignements généraux que nous avons tirés de l'aventure sociale et spirituelle des mineurs de Carmaux. Elle ne paraît pas originale; bien au contraire, c'est dans la mesure où elle reflète celle de la masse des ouvriers français de la grande industrie que ce travail prend tout son intérêt, revêt une certaine portée générale et justifie ce type de monographie⁶⁸. » Ainsi, l'étude de cet objet singulier, la vie des mineurs de Carmaux, lui-même constitué de faits uniques et répétitifs, prend toute sa valeur dans la mesure où elle est représentative d'un objet plus général encore.

L'ouvrage de Rolande Trempé n'est pas le seul exemple d'une pratique de l'histoire structurale dans l'historiographie récente de la question ouvrière. Dans son livre sur *Les ouvriers en grève. France 1871-1890*, Michelle Perrot procède de la même manière et s'en explique aussi clairement.⁶⁹

Michelle Perrot a raconté dans son introduction l'histoire intellectuelle de sa recherche. « Prendre la classe ouvrière pour objet de nos recherches nous semblait la meilleure façon de la rejoindre, notre manière à nous d'« aller au peuple », en même temps qu'au présent⁷⁰. » Seulement, il n'était pas question de tomber dans l'hagiographie, le lyrisme et l'anathème si chers à l'histoire ouvrière. « C'est qu'en outre, nous croyions à la Science⁷¹. »

« Sous l'influence d'un néo-positivisme diffus », nous étions en outre, « à un tout autre niveau », influencés par l'œuvre d'Ernest Labrousse qui « nous conviait à la série économique, à la statistique et l'enquête, à l'établissement de corrélations et de constantes, susceptibles de sortir l'histoire de son hasardeux destin ». Nous retrouvions ainsi « la tradition des sociologues français du début du siècle [...] qui, curieusement oubliée par une sociologie tourmentée par les démons du verbe, resurgissait dans une histoire anxieuse d'être la sociologie du passé. » Hantés donc par le quantifiable, « dont les arêtes métalliques tranchaient la trame trop molle du discours historique, douce rêverie de promeneur solitaire », et bientôt par l'ordinateur « qui achevait, prolongeait, systématisait les perspectives quantitatives ». « Cet instrument remarquable ne saurait tenir lieu de pro-

⁶⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁹ Michelle PERROT, *Les ouvriers en grève. France 1871-1890*, Paris, 1974, 2 vol.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 5.

⁷¹ *Ibid.*

blématique. Toutefois, son influence sur la méthode et l'organisation du travail, la conduite, voire la formulation de la recherche, est certaine et loin d'avoir épuisé ses effets⁷². »

Comme on le voit, l'historien peut tout à la fois partir d'une préoccupation très présente, très actuelle, même au sens politique du terme, et s'élever par la définition théorique de son objet et de sa méthode, et par la mise en œuvre de méthodes rigoureuses de recherche, à un certain niveau de scientificité. L'objet et le problème de l'historiographie structurale, de la même façon qu'en histoire-problème, ne sont pas nécessairement ancrés dans une préoccupation brûlante, ils peuvent simplement se rattacher à une préoccupation intellectuelle et scientifique, comme c'était le cas avec Agulhon et Rolande Trespé, qui, quant à elle, s'intéressait à la prolétarianisation des mineurs et à leur option socialiste, mais rien n'interdit non plus qu'ils viennent éclairer des sujets d'actualité de premier plan, la division de la gauche (Annie Kriegel) ou plus simplement la condition ouvrière (Michelle Perrot).

La définition de l'objet concerne la philosophie de l'histoire proprement dite. Disons en deux mots que l'objet « les ouvriers en grève » est étudié sous trois angles différents. 1° En tant que phénomène global dans un espace-temps donné du point de vue synchronique et diachronique ; il s'agit ici d'une description surtout quantitative, mais où sont aussi considérés, toujours dans une perspective globale et largement quantitative, les facteurs qui incitent à la grève et ceux qui lui font obstacle. 2° En tant que phénomène produit par un groupe social donné, autrement dit, l'ouvrier, ses revendications, ses luttes, sa condition sociale de gréviste. 3° En tant qu'événement, c'est-à-dire l'action d'un groupe qui s'organise, se planifie, se déroule et s'achève d'une certaine manière, dans des circonstances et des conditions précises.

Il faudrait montrer comment tout au long de l'ouvrage l'auteur définit d'une manière explicite les éléments qui composent la réalité qu'elle étudie, ainsi que les relations qui président à l'organisation de ces éléments. La manière dont elle présente le problème central des relations entre les faits généraux et les faits particuliers nous convaincra de son souci réel pour l'explicitation et la justification théoriques.

Si « les ouvriers en grève » constituent bel et bien un objet d'histoire, dans la mesure où il s'agit d'un objet localisé, ancré dans un espace-temps précis (France, 1871-1890), cela n'empêche pas cet objet d'être constitué de faits généraux et de faits particuliers, de structures et d'événements qui s'articulent les uns sur les autres.

Tout d'abord, « la grève se reproduit. Elle s'évade de l'accidentel pour acquérir une dimension de « fait social » au sens durkheimien : « doué de contrainte ». Par sa fréquence, elle se prête à l'établissement de séries, passibles d'une analyse de type économique. » Ce qui amènera l'auteur à « dégager la croissance générale de la grève, sa distribution dans le

⁷² *Ibid.*, p. 6.

temps — année, mois, semaine —, ses fluctuations; chercher les relations de celles-ci avec les divers aspects de la conjoncture⁷³.» Plus encore, comme le dit très bien Michelle Perrot: «Caractérisée par une morphologie constante dans ses traits fondamentaux, toute grève se comporte comme un ensemble constitué par une combinaison variable d'éléments identiques, susceptibles d'être inventoriés⁷⁴.» Ce qui permet de faire de nombreuses corrélations entre les différentes variables qui sont impliquées dans la grève. On voit jusqu'à quel point la prise de conscience de la complexité et de la multidimensionnalité du réel incite à l'explicitation théorique, laquelle permet à son tour une analyse plus rigoureuse et plus systématique de la réalité.

Il faut prendre garde cependant de ne pas se «laisser prendre au jeu d'une vision prédéterminée, d'un ordre trompeur imposé aux choses». La grève «en effet, en dépit d'une certaine autonomie de structure qui lui confère une existence relativement indépendante de celle des participants, n'est pas une abstraction, mais une décision «humaine» aux racines entrecroisées, où les réalités se trouvent médiatisées par la conscience des acteurs⁷⁵.» Comme on le voit, Michelle Perrot est soucieuse de ne pas tout ramener à la structure et de conserver dans son étude une place à l'accidentel. On voit aussi le rôle qu'elle assigne à la conscience comme lieu de synthèse de l'accidentel et du général. «C'est donc cette «conscience» qu'il faut sonder, à travers les gestes et la parole sans cesse confrontés, pour y saisir les zones de sensibilité et d'indifférence, y percevoir les représentations fixées ou flottantes, les pensées cachées, l'impensé même s'il se peut⁷⁶.»

Par ailleurs, la conscience est également le lieu de la jonction des diverses dimensions de la vie collective. «Je me défiais, dit Michelle Perrot, de la tentation des fausses concordances de niveau, tout autant que du piège des volets juxtaposés — économies, structures sociales, «mentalités» —, où les articulations se dissimulent pudiquement dans la pliure du livre.» La grève permet de contourner ce problème. «La grève est un événement qui parle et dont on parle. À cause d'elle, autour d'elle, les observations se multiplient, les plumes se délient... La grève force l'attention, entretient l'inquiétude, oblige à l'enquête... Surtout, elle rompt le mutisme auquel les détenteurs de la culture condamnent, habituellement, les classes populaires... Gesticulante et sonore, la grève est jaillement de la parole, psychodrame où se libèrent des pulsions refoulées.» Événement et fait de conscience, «complexe dans ses origines et ses implications, la grève chevauche les classifications et déjoue les terminologies. Par elle, s'articulent diverses «instances» qu'on a trop souvent coutume d'empiler comme un château de cartes. Elle contraint à s'interroger sur leurs liaisons; elle force au corps à corps des corrélations multiples et des imbrications⁷⁷.» Encore ici, comme chez Rolande Trespé, la

⁷³ *Ibid.*, p. 8.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 7.

conscience se présente comme le miroir de l'événement et de la structure, dans la jointure de l'événement et de la structure la conscience permet de mettre à jour le mode d'existence et de fonctionnement de la réalité sociale et historique.

Cet objet, dont la totalité, avec ses multiples composantes et tel qu'il est explicité en théorie, constitue le modèle, lequel devient pour ainsi dire l'objet même de la recherche historique. Il ne faudrait pas croire toutefois que ce modèle soit sans problème ou sans problématique. Nous ne sommes pas dans ce livre en face d'un tableau, même sophistiqué, de la grève. Si les faits particuliers et les faits généraux se rencontrent à l'intérieur d'un objet qui intègre l'événement et la structure, il doit y avoir une problématique pour donner un sens à cet objet. C'est en effet la fonction du problème en histoire structurale de donner un sens à l'objet. Le problème n'est plus là pour donner un sens aux faits, mais pour donner un sens au concept qui englobe les faits, c'est-à-dire au modèle.

Après avoir décrit la nature de son travail : « Mon travail s'éloignait de plus en plus d'une histoire des grèves qui n'aurait été qu'un récit, ou une suite de monographies exemplaires, pour s'orienter vers une étude de sociologie historique, description de la grève comme phénomène social à un moment donné du temps. » Michelle Perrot pose la question cruciale : Mais pourquoi précisément ce temps-là ? » Tout d'abord, parce que c'est une période obscure. « Qu'était devenu le mouvement ouvrier après la Commune ? En avait-il été marqué et de quelle façon ? Comment avait-il accueilli la République naissante ? La loi de 1884 était-elle issue de la seule bienveillance de Waldeck-Rousseau ? Comment expliquer la naissance, bientôt, du syndicalisme révolutionnaire dans ce vide, cette absence ? Il y avait, de toute évidence, un disparu à rechercher. » Ensuite, parce qu'il y avait un phénomène à saisir « non pas à sa source, mais dans son émergence sociale ». La loi de 1864 avait conféré une nouvelle existence à la grève en la libérant des entraves juridiques. « Comment les ouvriers avaient-ils utilisé cette arme ? Comment la société avait-elle réagi ? S'y était-elle adaptée ? « Jeunesse de la grève », tel pourrait être le sous-titre de ce livre⁷⁸. » Il y a donc à ce moment précis de l'histoire de la grève en France un problème à résoudre : expliquer, avant que ne se développent les organisations syndicales, la genèse du phénomène de la grève, dont l'historiographie jusqu'ici ne s'est guère préoccupée.

Le livre de Michelle Perrot est un bel exemple d'histoire structurale. Son objet est le modèle : construction théorique et conceptualisée d'un objet localisé dans le temps et dans l'espace, constitué de faits singuliers et de faits collectifs, c'est-à-dire d'événements en relation avec des structures, du cœur desquels jaillit la conscience. Ce modèle explicatif et descriptif prend tout son sens grâce au problème qui l'ancre dans son environnement spatio-temporel, et le rattache à la conscience de l'historien.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 10-11.

CONCLUSION

Nous avons analysé dans ce travail les métamorphoses de la théorie de la connaissance sous-jacente au discours historique. Nous sommes parti de l'histoire-récit et passant par l'histoire-problème nous sommes parvenu jusqu'à l'histoire structurale, parce que c'est dans cet ordre que les modes d'organisation des œuvres historiques ont été introduits à l'intérieur du discours historique. Il va sans dire cependant que le plus récent n'est pas nécessairement le meilleur, même si personnellement nous endosons l'évolution actuelle du discours historique.

L'analyse que nous avons faite de la théorie de la connaissance nous a permis de constater qu'en allant de l'histoire-récit à l'histoire-problème et à l'histoire structurale, l'historien passe successivement de l'étude des faits, à l'étude d'un problème qui structure ces faits jusqu'à l'étude d'un modèle qui englobe les faits et le problème qui lui donne un sens. C'est là une évolution qui rend le discours historique sans cesse plus théorique, sans cesse plus conceptualisé.

Grâce à cette analyse de la théorie de la connaissance, nous avons pris contact avec certains aspects de la philosophie de l'histoire, dans la mesure où ils étaient intimement liés à la théorie de la connaissance. C'est ainsi, par exemple, que les faits singuliers et les faits collectifs qui sont exclusifs les uns des autres en histoire-récit, sont intégrés par l'histoire-problème, alors que l'histoire structurale explique l'un par l'autre l'événement et la structure. Chaque mode d'organisation est en fait corrélatif à une conception donnée du fait historique et des relations qui existent entre eux.

Notre étude nous a permis d'illustrer l'évolution de la méthode historique et de rendre compte grâce à elle de certains aspects de la conception de l'histoire sous-jacente à l'historiographie actuelle de la question ouvrière. Conformément à la nature même de la méthode historiographique, dont l'objet est la conception de l'histoire, l'orientation d'ensemble de notre analyse a été dictée par notre volonté d'éclairer certains problèmes qui se posent dans la pratique du métier d'historien, en prenant pour exemple celui qui porte sur la question ouvrière.

C'est ainsi que nous avons vu ce qu'il advient du problème en histoire structurale, ce qu'il advient également, dans cette forme d'histoire, des faits généraux et des faits particuliers. En outre, nous avons constaté que plus les historiens prennent conscience de l'interdépendance et de la multiplicité des formes du réel, plus la conscience dans ses relations avec le monde devient le lieu privilégié de l'analyse historique. Enfin, même si l'historien étudie maintenant des faits généraux, collectifs et répétitifs, l'histoire ne fait pas double emploi avec les autres sciences humaines, dans la mesure où ses objets sont indissolublement liés à un contexte spatio-temporel donné.

Nous avons vu qu'il y avait diverses manières d'aborder la question ouvrière: par la description d'une organisation professionnelle, par le récit des grèves, par la mise en place du mouvement ouvrier dans le

contexte de la lutte des classes, par la biographie d'un militant, par la genèse d'un mouvement social et politique, par l'étude de la lutte des classes et de ses conséquences au plan de l'organisation des travailleurs agricoles, par les luttes de tendances à l'intérieur du mouvement politique qui représente la classe ouvrière, par la maturation politique de la classe ouvrière, par la prolétarianisation et l'acquisition de la conscience de classe d'un groupe socio-professionnel, par la pratique nouvelle de la grève par les ouvriers. Tous ces objets, étudiés de toutes sortes de manières, plus ou moins abstraites, plus ou moins problématiques, ont tous en commun d'avoir été considérés en tant qu'ils étaient liés à un contexte spatio-temporel précis, en tant que localisés dans le temps et dans l'espace. Voilà ce qui confère à l'histoire son unité malgré la diversité de ses méthodes, et sa valeur en tant que pratique scientifique. La question ouvrière, produite par une histoire aux coordonnées spatio-temporelles précises, ne peut échapper au regard de l'historien. La production historiographique récente est là pour en témoigner.